

L'aube d'un souvenir

Ce matin, le soleil est resplendissant sur le marais de Gannedel. Le ciel est étonnement bleu pour un début octobre. Je traverse les vastes *prairies* humides bordées de champs et de prés où paissent sereinement de puissants chevaux mulassiers tout en élégance. J'arpente la lande et je me laisse bercer par le chant des oiseaux et les sons de la nature. Le scarabée pique-prune, bien logé dans les chênes, fait « l'espèce parapluie » en protégeant tout un écosystème par sa seule présence. Les petites rainettes vertes avec leurs coassements incessants n'ont rien à leur envier ! J'emprunte la longue passerelle qui surplombe la roselière où les roseaux bien sûr règnent en maître. Toutes les plantes s'adonnent à un foisonnant jeu de couleurs. L'or des fleurs de bidents se dispute avec le vert éclatant de l'osmonde royale, cette grande fougère fleurie. Avec ses petites fleurs blanches et ses fruits en forme d'étoiles, la bien-nommée étoile d'eau tire son épingle du jeu. Quant aux *néuphars*, ils étendent majestueusement leurs larges feuilles à la surface des eaux calmes du marais.

Je m'installe dans un affût, bien à l'abri du vent et de sa fraîcheur automnale. Ornithologue à la retraite depuis bien des années maintenant, je ne me lasse pas de venir quotidiennement pour observer à loisir les différentes espèces d'oiseaux qui peuplent ces paysages, telle la locustelle luscinoïde, un petit passereau à longue queue et à gorge blanche qui déploie son chant bien en vue au sommet des roseaux ; ou le phragmite des *joncs*, une petite fauvette des marais au sourcil blanc et au chant strident. J'aime surprendre la marouette ponctuée, ce petit râle d'eau passé maître dans l'art de la dissimulation, et me délasser avec la fauvette grisette, petite et vive, son gazouillis est un baume ; sans oublier le héron cendré, toute en majesté avec son port altier. Mais mon préféré, c'est la *gorge bleue* à miroir. Avec son flamboyant plastron bleu cerné d'un croissant roux, elle ne passe pas inaperçue. Le dévoilement des beautés de la nature demande le silence et de la patience. Je goûte au plaisir et à la joie que me procure cette contemplation lorsqu'une magnifique *libellule* vient se poser sur un roseau juste devant moi. À cet instant mon cœur s'arrête. En une fraction de secondes je bascule dans les méandres du temps. Je reste ébahie devant la fulgurance d'un souvenir qui se déploie.

Paris, juillet 1942, j'ai tout juste quatre ans. Depuis quelques jours la nervosité est palpable dans les rues, des rumeurs circulent. Une atmosphère de suspicion et de dénonciation

imprègne les esprits. Ma mère ne tient pas en place, elle fait les cent pas dans le salon et sursaute au moindre bruit. Parfois, elle reste immobile de longues minutes le regard dans le vide puis reprend sa déambulation frénétique. Elle s'appelle Anka, elle a 23 ans. Elle est polonaise, fille d'immigrés arrivés de Varsovie dans les années 1920 pour travailler dans les mines de charbon du Nord de la France.

Au matin du 16 juillet, des martèlements se font entendre dans la cage d'escalier de notre immeuble. Des policiers frappent aux portes et emmènent avec eux des femmes et des enfants.

Prise de panique, ma mère m'emmitoufle dans une couverture et me cache dans une anfractuosité dissimulée dans le mur derrière le poêle à bois. Elle pleure, m'embrasse, me serre dans ses bras et entre deux sanglots m'ordonne de rester cacher là jusqu'à ce que l'on vienne me chercher. J'ai peur. Je pleure. Pour me rassurer elle décroche sa broche, une magnifique petite libellule en argent sertie de petites pierres précieuses. Elle me tend ce bijou qu'elle n'a jamais quitté. Mon père lui avait offert le jour de ma naissance.

- « Moja kochaniutka wa ka me dit-elle, tiens ! Prends-la, elle est pour toi ! ».

De mes petites mains d'enfant, je la prends délicatement comme un trésor inestimable. Je suis émerveillée par l'éclat des couleurs : le rouge vif des rubis, le bleu profond des lapis-lazuli, le vert intense des émeraudes. Ma mère referme ses mains sur les miennes, formant ainsi un écrin pour ce bijou. Elle plonge son regard dans le mien avec un sourire maternel et me dit tout bas :

- « Je t'aime ma petite libellule. »

On tambourine à la porte. Dans un sursaut, elle lance un regard effrayé vers l'entrée. Elle essuie ses larmes et replace le poêle. Les coups se font de plus en plus pressants. Elle va ouvrir. Deux hommes entrent, deux policiers. De ma cachette, les voix sont étouffées. Ils tourmentent ma mère. De leur démarche de géants ils arpentent l'appartement. Je sens le mur trembler. Je suis terrifiée. J'imagine alors deux ogres affamés à ma recherche. Je ferme les yeux et me recroqueville dans la couverture, serrant la broche dans le creux de mes mains. Peu à peu, je les entends s'éloigner et la porte claquer. Puis, plus rien. Plus rien pendant de longues heures qui se transformeront en années, soixante-seize exactement. Comme si ma

mémoire n'avait pas voulu se souvenir. D'un seul coup, je retrouvais de façon inattendue quelque chose qui depuis longtemps était perdu. Le souvenir de ma mère.

Lorsque je revins à moi, la lumière avait changé. Le soleil allait bientôt toucher à l'extrémité de l'horizon et les couleurs chatoyantes du crépuscule mêlées de rose et d'ocre se refléter sur les eaux paisibles du marais. Mes larmes accompagnaient le chant mélodieux des oiseaux. Pourtant je n'étais pas triste, mais heureuse d'avoir retrouvé ce souvenir enfoui dans ma mémoire. Je me remis en route. Je n'étais désormais plus la même. Je percevais les bruits et les odeurs différemment, avec une acuité des sens qui me donnait la sensation d'être encore plus présente à la vie. Le marais m'apparaissait soudain comme le somptueux décor d'une traversée dans le temps, le lieu de la résurgence dans le présent d'un passé ignoré. La voix douce et chaleureuse de ma mère résonnait en moi comme une étreinte :

« Moja kochaniutka ważka », la petite libellule, c'est moi.